

Mademoiselle Julie Texte d'August Strindberg, mise en scène de Serge Denoncourt

Rouge Texte de John Logan, mise en scène d'Olivier Normand

Ceux qui se sont évaporés Texte de Rébecca Déraspe, mise en scène de Sylvain Bélanger

François Jardon-Gomez

Numéro 273, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94625ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jardon-Gomez, F. (2020). Compte rendu de [*Mademoiselle Julie* Texte d'August Strindberg, mise en scène de Serge Denoncourt / *Rouge* Texte de John Logan, mise en scène d'Olivier Normand / *Ceux qui se sont évaporés* Texte de Rébecca Déraspe, mise en scène de Sylvain Bélanger]. *Spirale*, (273), 93–97.

ENTENDRE, VOIR ET VIVRE

MADemoiselle JULIE
TEXTE D'AUGUST STRINDBERG
MISE EN SCÈNE DE SERGE
DENONCOURT

ROUGE
TEXTE DE JOHN LOGAN
MISE EN SCÈNE D'OLIVIER
NORMAND

CEUX QUI SE SONT
ÉVAPORÉS
TEXTE DE RÉBECCA DÉRASPE
MISE EN SCÈNE DE SYLVAIN
BÉLANGER

Au moment de commencer l'écriture de ces lignes, le théâtre (comme plusieurs autres secteurs culturels) est en pause : les salles sont vides, les artistes sont enfermés, rien ne se passe. Pourtant, malgré la pause et l'attente, le milieu théâtral continue de vivre. Rapidement, plusieurs compagnies se sont mises en mode « diffusion ». Ici et ailleurs, des captations de spectacles ont été rendues publiques (le National Theatre à Londres et la Schaubühne de Berlin, par exemple, ont ouvert chaque semaine leurs archives ; ici, le TNM a notamment diffusé le *Tartuffe* mis en scène par Denis Marleau) ; le OFFTA et le FTA ont créé des programmations spéciales au temps du confinement.

En attendant, celui-ci aura ramené au-devant de la scène une forme à toutes fins pratiques disparue : le radiothéâtre. Plusieurs salles, dont La Licorne, le Théâtre d'Aujourd'hui, le Rideau Vert et le Théâtre Denise-Pelletier, ont notamment permis l'accès à leurs archives audio, tandis que d'autres solutions ont été envisagées pour les spectacles interrompus ou annulés. Parmi celles-ci, trois productions qui mettent en jeu l'agitation, l'apparition et la disparition des corps ont tenté de pallier la situation.

WORK IN PROGRESS

C'est avec *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg que les radiothéâtres sont redevenus une forme artistique : la première de cette pièce devait avoir lieu le 19 mars, soit quelques jours après le début du confinement ordonné par le gouvernement de François Legault. Ainsi, sans le vouloir, le spectacle mis en scène par Serge Denoncourt est devenu l'emblème de son époque : première pièce dont la première a été annulée, mais aussi premier acte de « résilience » d'un milieu qui refuse de se laisser mourir.

Sans doute grâce à la popularité des artistes de sa distribution et au fort battage médiatique entourant l'interprétation par une comédienne chouchou du public (Magalie Lépine-Blondeau) d'un personnage féminin marquant du théâtre (la Mademoiselle Julie du titre), Radio-Canada a rapidement annoncé que la pièce vivrait malgré tout, diffusée en direct à la radio au soir de sa première, puis disponible par la suite en baladodiffusion.

En grande pompe, le spectacle a été présenté par Guylaine Tremblay (qui a animé une discussion avec les artistes après la représentation), puis Denoncourt lui-même a récité les crédits du spectacle (il s'est également chargé de lire les didascalies, pour brosser le portrait le plus clair de ce qu'aurait été le décor).

Que raconte donc la pièce? L'action se passe le 24 juin, dans la cuisine du château de M. le Comte : c'est soir de fête, la cuisinière Kristin et le valet Jean s'affairent au maintien de la maison, alors que Mademoiselle Julie, elle, fête et danse sans se soucier du lendemain. Entre l'aristocrate et le serviteur, une relation tendue s'installe, qui met au jour les relations de pouvoir entre les sexes, mais aussi les classes sociales.

Le défi est grand : comment rendre vocalement une pièce qui porte notamment sur le plaisir charnel? Comme dans ses relectures d'*Un tramway nommé Désir* ou d'*Électre*, Serge Denoncourt s'intéresse d'abord à la passion brûlante des corps – jouant sur la frontière ténue entre redite et posture, le metteur en scène accentue cet élément au détriment de celui des classes sociales : les remords de la jeune femme, tombée dans les bras d'un homme qui n'est pas de son rang, résistent beaucoup plus à l'interprétation contemporaine que les enjeux qui fouillent la psychologie et les voies du désir.

Denoncourt prolonge les moments de baisers, ajoute des didascalies et des indications de rapprochements physiques qui expliquent l'intensité du désir auquel Julie ne peut résister. Difficile, dans le contexte, de reprocher aux comédiens un certain relâchement dans les accents ou un enchaînement parfois trop rapide des répliques; d'ailleurs, même si les rares photographies de ce à quoi auraient ressemblé la scénographie et les costumes semblent pointer vers une esthétique naturaliste traditionnelle, on ne peut mettre en question les choix de Denoncourt sur ce point. L'enrobage global de la production radio, jusque dans le ton employé par Denoncourt pour lire ses didascalies, donne à l'ensemble un air suranné, qui n'aurait pas détonné dans les radiothéâtres d'antan.

Julie, en riant, explique qu'elle a dû « *apprendre à penser en garçon* » pour prouver qu'une « *femme pouvait être égale à l'homme* »... C'est là qu'on sent le fond misogyne de Strindberg, bien déterminé à montrer que les deux sexes ont peu à voir l'un avec l'autre et que l'un est inférieur à l'autre. La production aurait-elle permis de recontextualiser les propos du texte, où les personnages sont définis et limités par leurs pulsions et leur genre (« *Je ne suis qu'un homme* », dira Jean pour mettre Julie en garde)? Difficile à dire...

Contentons-nous de saluer la volonté de donner à Kristin une place plus marquante que dans le texte de Strindberg (c'est elle qui donne le rasoir à Jean, qui se chargera ensuite de suggérer à Julie le suicide), mais aussi la présence de Magalie Lépine-Blondeau qui donne à entendre, à défaut de voir, ce qui semble être une rencontre entre une actrice et un personnage qui gagnerait à être reprise.

Pour le reste, l'exercice montre surtout que le radiothéâtre est un art à part : les quelques bruitages présents ici et là, mais pas de manière constante, déconcentrent plutôt qu'ils n'aident à apprécier la forme... une forme hybride, non assumée et non maîtrisée, témoignant de son aspect transitoire.

FAIRE COMME SI

Du côté de Québec, c'est la pièce *Rouge*, dont les cinq dernières représentations au Théâtre La Bordée ont été annulées, qui a bénéficié d'un enregistrement dans les studios de CKIA 88,3 FM. Les deux comédiens et le metteur en scène y ont enregistré le texte et les didascalies; sans bruitage, la production et néanmoins enrichie par la trame sonore de Nicolas Jobin.

La pièce de John Logan s'inspire de l'épisode où le peintre Mark Rothko reçoit une commande de tableaux de la part du Four Seasons Restaurant, qui doit ouvrir dans le Seagram Building de New York en 1958. L'anecdote a été rendue célèbre par le volte-face de Rothko, décidant à la dernière minute de redonner l'argent reçu pour empêcher ses tableaux de trôner dans ce haut lieu de la finance et du capitalisme, au nom de la pureté de son art.

Pour fouiller les raisons de ce renversement soudain, Logan invente au célèbre peintre un jeune assistant, qui rêve lui aussi de peindre et qui aidera Rothko durant deux ans. Au fil de leurs conversations, ce sont deux visions de l'histoire de l'art qui s'affrontent, entre le maître de l'art moderne et son protégé, fan de Pop Art et d'Andy Warhol.

Pourquoi cette pièce plutôt qu'une autre pour la radio? La question se pose étant donné l'énorme défi que représente sa transposition dans une forme strictement sonore. De la première réplique (« *Qu'est-ce que tu vois?* », demande Rothko) jusqu'à la finale, qui reprend l'opposition fondamentale entre le rouge et le noir dans le spectre des couleurs, en passant par les nombreux moments où les personnages peignent, observent des tableaux et discutent de peinture, tout le texte repose sur une forte présence du visuel.



P-95 MADEMOISELLE JULIE
David Boutin
Magalie Lépine-Blondeau
Photo—François Laplante Delagrave



P-96

CEUX QUI SE SONT ÉVAPORÉS

Maxime Robin
Geneviève Boivin-Roussy
Tatiana Zinga Botao
Photo-Valérie Remise

C'est sans surprise que La Bordée a également choisi d'offrir son balado accompagné de photos de la représentation pour pallier ce manque d'images. Si la stratégie permet de profiter du décor de Véronique Bertrand, la combinaison des voix et des images fixes finit par accentuer l'effet d'étrangeté; on sent encore ici le pis-aller, la difficulté à transformer concrètement et complètement un médium pour le lier à un autre.

La transposition à la radio passerait mieux si *Rouge* était un texte fort, mais la pièce de Logan, qui repose sur un énième combat de générations où le vieux bourru finit, malgré lui, par encourager le jeune idéaliste, ponctuée d'aphorismes convenus comme «*Le fils doit se débarrasser du père*» ou «*Pour dépasser le passé, il faut connaître le passé*», a peu pour convaincre. Ceci malgré les efforts de Michel Nadeau (son Rothko est grognon et antipathique à souhait, la force de sa voix laissant poindre une présence physique imposante) et de Steven Lee Potvin, eux aussi prisonniers de ce contexte trop nouveau pour être maîtrisé.

RECONSTITUTION SONORE

À bien y penser, c'est la captation audio de *Ceux qui se sont évaporés* qui s'écoute avec le plus d'intérêt. La pièce de Rebecca Déraspe, présentée au Théâtre d'Aujourd'hui et interrompue après la moitié de ses représentations, ne perd rien à l'oreille. Si l'autrice donne les crédits et lit les quelques didascalies, tout le reste est tiré d'un enregistrement fait le 5 mars dernier, au troisième soir des représentations.

La production audio semble profiter d'un avantage indéniable: l'enregistrement devant public. Le puissant spectacle mis en scène par Sylvain Bélanger, dont le collègue Étienne Bergeron a fait la critique¹, dévoile une profondeur que les autres ne peuvent reproduire. Spatialisation vocale, aisance des comédiens, enrobage sonore complet, mais aussi réactions du public, tout dans la forme semble «vivant» et ne souffre pas de l'absence des lumières et de la scénographie de Cédric Delorme-Bouchard (malgré leur beauté).

Le texte de Rebecca Déraspe, souvent narratif, se déploie avec limpidité et frappe avec autant de force que lorsque je l'ai vu et entendu; le hasard aura fait que l'enregistrement a été réalisé le soir où j'ai assisté au spectacle. Est-ce seulement un effet de mémoire qui réactive le plaisir et les émotions fortes ressenties lors de la représentation? Peut-être, mais force est d'admettre que cette avenue (la captation audio dans l'espace scénique) fonctionne bien et donne une nouvelle interprétation à un texte qui porte sur la disparition corporelle.

RENOUER AVEC LE PASSÉ

Au moment où je termine la rédaction de ce texte, au début du mois de juin, la ministre de la culture Nathalie Roy annonce ce qui ressemble à peine à l'ébauche d'un plan de déconfinement pour le milieu culturel - incluant les théâtres - orienté autour des sempiternelles invitations à la «réinvention» et à privilégier le «numérique». La lettre ouverte «Pour les arts vivants» (rédigée notamment par Olivier Kemeid), le plaidoyer de Brigitte Haentjens et la manifestation organisée par Martin Faucher sur la Place des Festivals le 16 juin dernier auront mené à une première rencontre entre la ministre et le milieu théâtral, même si on attend encore des propositions adaptées qui baliseraient la reprise des activités. Personne ne sait encore de quoi ni comment sera fait le théâtre de demain, ni même quand ce «demain» sera à nos portes; déjà, le Théâtre Aux Écuries et le TNM annoncent que leur programmation régulière ne recommencera pas avant janvier 2021.

En attendant, comme le souhaitait Martin Faucher en entrevue avec René Homier-Roy, on peut espérer le retour de formes comme le théâtre radiophonique ou le téléthéâtre qui, sans remplacer le contact concret et réel entre les comédiens et le public (le confinement aura bien fini de prouver que le «réel» et le «virtuel» sont des catégories poreuses, mais encore distinctes), pourraient faire travailler des artistes et des techniciens, soutenus par nos télévisions et radios d'État. Disparu des ondes de Radio-Canada depuis 2001, le radiothéâtre pourrait renaître (les coûts de production resteraient moindres que ceux du téléthéâtre ou des planches), et la société d'État pourrait reprendre les rôles de diffuseur et d'incubateur de la dramaturgie québécoise qu'elle remplissait (avec d'autres radios comme la défunte CKAC) à une autre époque.

Signe de l'engouement du public pour de telles expériences en temps de pandémie, Radio-Canada annonçait à la fin juin sa série *Au balcon d'ICI Première*, qui présentera sept captations audio de spectacles des dernières années jusqu'en octobre. En profitant de l'expertise d'artisans comme Laurier Rajotte (qui enregistre des spectacles, dont celui de Rebecca Déraspe, en plus de produire le balado «Théâtre à l'écoute»), le théâtre et le public pourraient renouer avec des formes oubliées (et avec ce que Renée Legris appelait «une esthétique radiophonique [qui] n'est pas l'accessoire d'une fable ou d'un récit, mais bien une composante de la signification») qui, sans se substituer à la relation scène/salle, seraient peut-être plus pertinentes que jamais.

1 — Voir sa critique «Fuir notre incommunicable vacuité» sur *Spirale web*: <http://www.magazine-spirale.com/article-dune-publication/fuir-notre-incommunicable-vacuite>.